Jean Claude Chary

Mélissa

Tome 2 – Les Tigres de Tiberius

ROMAN

société des écrivains

Du même auteur

Mélissa / Tome I – La vengeance des dieux

Jean Claude Chary

Mélissa

Tome II – Les Tigres de Tiberius

Société des Écrivains

Sur simple demande adressée à la Société des Écrivains,
14, rue des Volontaires – 75015 Paris,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous informera de nos dernières publications.

Texte intégral

© Société des Écrivains, 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

Comme pour tout un chacun, les années passent de manière inéluctable, mais ne se ressemblent pas toujours ; Mélissa vient de vivre un lustre de bonheur partagé avec son mari Orgétorix, mais elle va devoir composer avec un nouveau caprice des dieux qui, décidément, ne peuvent pas se passer des pauvres mortels que nous sommes tous, pour satisfaire à leurs occupations.

Épouse d'Orgétorix depuis quatre années, Mélissa est devenue une vraie Romaine, à l'aube de ses vingt-six ans, elle est une femme mûre en pleine possession de son corps et de son esprit. Depuis sa victoire contre le barbare germain, sa notoriété de combattante ne cède sa place à aucun doute et force le respect de chacun des membres de sa maison, toujours affable pour tous, elle a acquis le profil de la maîtresse idéalisée.

Ils se sont unis l'année suivant cette histoire avec le barbare, et Marcus a offert un somptueux mariage romain à ces deux Gaulois. Ce jour-là, beaucoup d'invités sont venus chez le sénateur Marcus Fabius, tous avaient entendu parler de l'héroïque combat mené par la jeune mariée – dans l'amphithéâtre du champ de Mars – chacun voulant connaître celle qui est sous la protection des dieux. Connaître une telle personne et lui offrir un présent peut assurément plaire aux divinités tutélaires. Lui parler et entendre sa voix est pour tous les gens bien nés un privilège, mais la toucher est un

gage de chance pour l'avenir, beaucoup d'hommes et de femmes ont voulu en ce jour béni effleurer sa divine peau, déjà les bruits couraient sur son compte : « elle est la fille d'une déesse, la réincarnation d'Achille », et bien d'autres encore. Mélissa savait ces choses et feignait d'ignorer les on-dit, elle laissait les doigts qui la touchaient glisser sur sa peau, sachant bien que leurs propriétaires en étaient heureux ou heureuses, et que cela ne lui coûtait rien.

Le mariage républicain a été célébré en premier, les noms dûment inscrits sur les registres familiaux, puis suivi d'un mariage religieux et de sacrifices aux dieux pour la paix et la prospérité du couple. La dot payée par Marcus a été considérable, à la mesure de son amour pour sa fille. Il lui a offert de grandes et riches terres, plusieurs corps de bâtiments et de nombreux esclaves – au moins deux cents personnes – ainsi qu'un coffre rempli de pièces d'or pour tenir sa maison et faire d'Orgétorix et de Mélissa des gens riches. Probablement un million de sesterces étaient dans ce coffre, la petite esclave un jour tombée du ciel, a depuis parcouru un bien long chemin.

L'organisation de cette journée a été un peu hors norme, du fait que Mélissa n'a plus sa vraie famille et qu'Orgétorix vit seul dans les mêmes conditions. Des amis du couple et des esclaves de la maison ont joué le rôle des absents afin de conserver un minimum de cérémonial, pour préserver les usages en vigueur et, surtout ne pas contrarier les dieux. L'attente du mois de juin de cette année-là, a été exigée par Marcus ; juin est le mois de Junon, déesse du mariage, il est de bon augure de confier ses noces à la reine des dieux.

L'union *usus*, choisie par le couple, est la forme de mariage parfaitement adaptée pour eux puisqu'elle doit intervenir après un an de cohabitation, c'était justement leur

cas. Marcus qui ne s'était pas marié sous les auspices de Junon a perdu sa femme et son enfant, lors de la naissance de cette dernière, justement au mois de juin. La déesse Junon présidant aux mariages et aux accouchements, pour lui, la coïncidence est évidente, elle s'est trouvée froissée par cette union consacrée sans sa tutelle, et s'est de cette manière vengée de lui. Comme Mélissa avait mis au monde une fille, il ne tenait pas à renouveler cette triste expérience et a pris pour argent comptant ce qu'il croit toujours être vrai.

L'enregistrement civil de leur union s'est faite la veille à Rome, dans la basilique Julia sur le forum antique ; puis le lendemain a eu lieu ce que l'on peut considérer comme le mariage religieux. Le grand prêtre du temple des Trinités – le *Flamen dialis* – a été invité pour l'occasion, il a fait l'honneur de sa présence aux nouveaux mariés. Pour rien au monde il n'aurait pu manquer le mariage de Mélissa qu'il connaît comme fille de la divine Diane, celle qui dans son temple, devant la statue du dieu lui a montré ses liens au divin.

Deux vestales étaient également présentes, prêtresses du feu éternel, elles sont venues pour assurer la protection du couple, elles non plus n'ignorent rien de la vie de la jeune mariée et de ses exploits dans l'amphithéâtre. Vêtues d'une stola blanche immaculée, comme leurs corps de vierges, les cheveux coiffés de six nattes tressées avec des rubans blancs et enroulées autour de leur tête. Par leur présence elles imposent la dignité religieuse du moment, les dieux sont sur terre et à leurs côtés. Les deux licteurs qui les ont accompagnées ont incontestablement produit un effet de pompe encore plus grande aux yeux de beaucoup des invités de ce grand jour de fête.

Toute personne présente ce jour-là a dû s'incliner devant le passage du couple précédé par les vestales, peu de gens ont le privilège de voir leur chemin vers l'avenir ouvert par de si nobles servantes des dieux. Ces femmes sont les êtres les plus respectés de Rome, elles ont toute liberté de se déplacer et de s'exprimer sans que personne ne puisse s'y opposer, même l'empereur ne peut leur faire barrage. En contrepartie d'une vie très stricte, elles sont des divinités vivantes.

Après le rituel sacrifice aux dieux, les mariés ont chacun passé un fin anneau en or lisse autour de leur annulaire, en signe d'alliance pour la vie, puis après un gigantesque repas qui a duré tout le reste de la journée, de très nombreux cadeaux apportés par les invités leur ont été distribués. Ce jour-là a été un jour de relâche pour tout le personnel, sauf bien sûr ceux qui étaient retenus de force par le service, mais tous ont fait bombance.

Dans la soirée et comme le veut la coutume, la mariée a été conduite chez son mari, la tête voilée par un foulard de soie orange elle avançait, sa main droite dans la main droite d'Orgétorix[1] et, ne pouvant être suivie par sa mère, c'est Alnia, une jeune esclave de son service qui, placée derrière le couple tenait dans ses bras la statue de Diane, sa mère spirituelle. Arrivé à la maison d'Orgétorix, le cortège s'arrête devant les murs qui pour l'occasion ont été décorés de guirlandes de verdure et de fleurs, la porte ornée de tentures blanches.

Orgétorix se plaçant devant sa future, lui demande :

— Qui es-tu ?

Elle lui répond la formule rituelle :

---

[1] ***junxtio dextrarum***. La liaison des deux mains droites.

— *Ubi tu Gaius, ego Gaia !*[2]

Un garçon d'honneur lui a présenté l'eau et le feu[3], une torche de pin enflammée qu'elle a touchée ; puis elle a attaché des bandelettes de laine à la porte dont elle a aussi frotté les montants avec de la graisse de porc. Ce sont des esclaves, compagnons intimes d'un jour, choisis parmi ses préférés qui l'ont soulevée pour qu'elle franchisse la porte sans en toucher le seuil ; tandis qu'Orgétorix jetait des friandises aux enfants qui suivaient toutes les activités des grands.

Ordinairement, des invités parmi les plus fêtards s'amusent à troubler les noces des nouveaux mariés, mais pour cette nuit-là, ils étaient les invités privés du sénateur Lucius Manius Publicus. Personne n'est allé les trouver chez lui.

*

Dans la maison des Fabius, les esclaves sont correctement traités, bien habillés et bien nourris, sans aucune maltraitance ils travaillent tous du mieux qu'ils le peuvent et, la simple vue de leur jeune maîtresse augmente leur activité mieux que ne le ferait le fouet. Sa beauté n'ayant d'égales que sa douceur et sa gentillesse, tout un chacun a plaisir à la servir, pour elle, il est inutile de crier pour obtenir ce qu'elle désire, ses francs sourires inhibent toute velléité de refus. Son enfance dans un village gaulois y est certainement pour beaucoup, chez elle il n'y a jamais eu d'esclaves et tout le monde travaillait au bien-être de la collectivité. En appliquant

---

[2] « Là où tu seras Gaius, je serai Gaia ». La mariée confirme qu'en tout lieu elle portera le nom de son époux.

[3] L'eau et le feu représentent le logis. Lors d'un procès, la condamnation par un tribunal à la perte de l'eau et du feu, revient à perdre ses biens et propriétés.

simplement les règles de conduite inculquées par ses parents, elle crée ici un climat de confiance entre tous. Si un conflit ou une querelle éclate, Orgétorix est là pour taper du poing sur la table et remettre les choses en bon ordre.

Peu avant son union avec Orgétorix, elle a donné naissance à une petite fille, Métilia, du même nom que sa grand-mère qu'elle ne connaîtra jamais, mais au moins, elle porte son nom en souvenir. Elle lui enseigne la dévotion aux lares[4] et aux mânes[5] de Marcus et aux siens propres, et surtout, elle lui transmet un amour indéfectible pour la déesse Diane. Le moindre manque de respect pour la déesse, c'est la toucher dans sa chair, alors attention à ses virulentes réactions.

Chaque matin, la petite fille âgée de cinq ans suit sa mère au lararium[6] et récite les prières déjà bien apprises. Inévitablement attirée par la statue de Diane, elle pose toujours sa petite main sur les pieds de la déesse pour lui dire qu'elle est très belle et, qu'elle aime beaucoup la dame. Elle la considère comme un membre de sa famille maintenant disparue, une lointaine grand-mère sans doute.

L'enfant, belle comme le jour, a les yeux clairs et les cheveux blonds comme ceux de ses parents, elle est une enfant sage dans l'ensemble, mais comme sa mère, elle est vive et réagit avec vigueur si elle est contrariée dans ses idées. Il lui est arrivé une fois, suite à un caprice d'enfant de frapper un esclave adulte qui dans sa condition de soumis ne pouvait pas

---

[4]Les Lares, parfois aussi appelés ***Genii loci***, sont des divinités romaines d'origine étrusque (de l'étrusque ***Lares***, seigneur). Ils correspondent aux esprits divinisés des premiers ancêtres particuliers à chaque famille.

[5] Dans la mythologie étrusque – puis romaine – les Mânes sont les âmes des autres morts de la famille après les Lares.

[6] ***Lararium***, temple domestique dans chaque maison, situé dans un angle de l'atrium et dédié aux Lares, aux Mânes et aux Pénates.

lui répondre, ni l'empêcher dans ses gestes, mais la réaction de Mélissa a été si vive qu'elle ne l'a plus jamais fait. Ses parents, ayant tous les deux connu cette condition si avilissante qu'est l'esclavage, ne tolèrent pas de tels comportements chez eux. Quant à la blancheur de sa peau elle révèle sans aucun doute possible l'origine nordique de ses parents, car les Romains, gens du sud, ont une couleur plus basanée, la marque d'Apollon passe au travers des générations et colore pour leur vie la peau et les cheveux des gens.

Au contraire de Métilia, le petit Lenis, le fils de l'esclave qui connaît Mélissa depuis l'histoire des cuisines, a les cheveux bruns, sa peau est légèrement teintée et ses yeux noirs lui donnent un air plus sérieux, alors qu'il n'a que dix ans. Il se rappelle qu'elle lui avait donné du miel et du pain frais, depuis il est toujours resté son petit protégé, il aime sa maîtresse comme une seconde mère. Elle lui donne souvent des figues sèches récupérées aux cuisines. À chaque fois qu'une jarre de raisins secs de Corinthe est vidée, le cuisinier conserve les figues qui sont au fond du récipient afin d'absorber une éventuelle humidité lors de leur transport par voie maritime ; il les réserve pour Mélissa et, pour le plus grand plaisir des enfants. Quelques vendeurs peu scrupuleux augmentent la quantité des figues au détriment du raisin sec qui coûte beaucoup plus cher, d'où l'expression encore usitée : « mi-figue mi-raisin ». Lenis joue souvent avec Métilia, il n'est pas rare de le voir se promener en tenant Mélissa par la main car il est un peu considéré comme le frère aîné de Métilia. Il est instruit en même temps que Métilia par Carnifex – chirurgien, médecin et maître d'école. Il y a bien d'autres enfants encore dans la maison de Marcus, mais il n'y a pas cette complicité avec Mélissa qui, souvent, leur fait pourtant cadeau de ses largesses et interdit leur emploi à des tâches trop ardues pour leur âge. Quand Mélissa aura pris de l'âge et

qu'ils seront eux-mêmes devenus des adultes, alors peut-être qu'ils lui seront reconnaissants à ce moment-là.

*

À Rome, la vie politique a beaucoup changé également ; depuis deux ans déjà l'empereur Auguste a quitté cette terre et son fils adoptif, le prince César Auguste Tibère,[7] règne maintenant sur le grand Empire romain. À cinquante-huit ans, Tibère est un homme discret qui mène ses affaires sans fanfare, peu enclin aux honneurs et aux débordements de toutes sortes, il donne l'impression d'un homme sage qui vit en toute simplicité[8]. Cette apparence cache bien la nature parfois cruelle et perverse qui l'habite depuis toujours.

Quoique pour l'Empire il soit un bon prince et un grand chef militaire, il n'a pas la qualité de communication de son prédécesseur et beau-père le dieu Auguste, il ne sait pas montrer de lui une image de bon père de la patrie et récupère en retour la médisance et la haine excessive, provoquées et entretenues par certains, visant surtout à prendre sa place à la tête de l'Empire, comme c'est entre autres le cas du préfet du Prétoire, mais il n'est pas le seul sur la liste des candidats. Conscient de cela, Tibère croit sans doute que la mort des autres peut protéger son avenir, on meurt facilement dans son entourage. Peut-être suite à ses campagnes militaires en Arménie et aux troubles permanents en Orient, Tibère a une aversion certaine pour les peuples chaldéen et juif.

Il fait rechercher et arrêter les Juifs de Rome et du reste de l'Empire pour les enrôler de force dans ses légions, afin de

---

[7] Tibère (***Tiberius Caesar Divi Augusti Filius Augustus***) 16 novembre 42 av. J.-C. à 16 mars 37 ap. J.-C. Deuxième empereur romain de 14 à 37. Il appartient à la dynastie Julio-Claudienne.

[8] Cette situation ne manquera pas de se dégrader dans le temps.

les envoyer se faire tuer sur de lointaines frontières. Le début de notre histoire commence sous le consulat de Sisenna Statilius et de Taurus Lucius Scribonius Libo, le trois mai de la seizième année de l'ère chrétienne, sept cent soixante-neuvième année de Rome.

I
L'affaire Ismaël

a.d. V nones Maius DCCLXIX.[9]

Rome, neuvième région, un quartier situé derrière le Capitole, proche du champ de Mars et à deux pas du temple de Neptune. Une rue à l'ouest du théâtre de Pompée, entre le champ de Mars et le Tibre. C'est tard dans cette chaude nuit du trois mai, que tout commence.

Deux hommes passent d'une porte à l'autre : afin de ne pas être vus, ils se déplacent en se cachant derrière les piliers des arcades couvrant les trottoirs, en se jouant de la lumière de la lune, ils se placent dans les coins d'ombre et restent totalement invisibles, sans aucun bruit avec leurs chaussures à semelles de corde, personne ne se doute de leur passage. L'immense fourmilière humaine si bruyante le jour, est d'un incroyable silence la nuit. Seuls les forums et les rues qui y conduisent sont encore et toujours le théâtre d'un va-et-vient de voitures, transportant les marchandises à vendre dès le lendemain matin.

Ces lieux de vie nocturne si animés confortent d'autant le silence alentour. Les chaussures à clous des vigiles se font entendre dans une rue ou dans une autre, tantôt rassurantes pour certains, elles sont aussi une vraie crainte pour d'autres.

---

[9] Le trois mai an 16 de notre ère.

Sans autre éclairage que la lumière naturelle de la lune, les gens honnêtes ne sortent que fort rarement à des heures aussi tardives, seuls des groupes d'ivrognes se disputent les trottoirs, à moins qu'ils ne soient des jeunes gens de bonnes familles, ou des légionnaires en permission en quête d'aventures sexuelles, cherchant pour un soir ou pour une nuit une âme en peine, disposée à les écouter ou à partager leurs besoins, et pour quelques malheureux sesterces satisfaire leurs envies. Près du forum Boarium[10] en bordure du Tibre, de nuit comme de jour la rue du bonheur connaît une telle activité. Dans le centre de la ville, le quartier Subure, derrière le forum d'Auguste, entre le Viminal et l'Esquilin offre des filles pour deux as seulement, mais dans ces bas-fonds coupe-gorge, seuls les inconscients osent y pénétrer, ou bien des groupes de jeunes gens en quête d'émotions à peu de frais.

Les deux hommes qui nous intéressent cette nuit-là n'appartiennent pas à l'une de ces catégories de passants nocturnes, la discrétion de leur déplacement est à elle seule un aveu de leurs craintes. À l'inverse des bruyants fêtards, ils marchent sur la pointe des pieds pour rejoindre la demeure de Lintrarius qui loge au rez-de-chaussée d'une vielle insula,[11] plutôt mal entretenue. Les deux hommes, tapis contre le mur, surveillent attentivement de chaque côté : si les vigiles qui veillent à la tranquillité des nuits de Rome passent par ici, ils sont refaits.

La police prétorienne n'est que très rarement de nuit dans ces étroites ruelles, mais un bruit ou une ombre suffit pour qu'ils accourent on ne sait d'où et, dans ces rues mal famées,

---

[10]Le ***forum Boarium*** (Marché aux bœufs) fut le premier forum romain, et servait principalement au commerce des animaux

[11] ***Insula***, Immeuble locatif à étages, abritant plusieurs familles.

ils ne prennent pas beaucoup de risques, le plus souvent ils étripent avant de poser des questions. Depuis longtemps les vigiles ont remarqué que quand ils ont leurs tripes sur le trottoir, les gens sont certes moins bavards, mais aussi beaucoup plus tranquilles.

Enfin arrivés sans encombre à destination, ils frappent discrètement sur le battant d'une porte branlante – qui depuis longtemps a perdu sa peinture d'origine et dont le bois trop sec ne réagit plus à rien – pour laquelle le manque d'entretien montre la pauvreté des gens qui habitent ici. Les *insulae* sont presque toujours organisées suivant le même schéma : le rez-de-chaussée est réservé aux artisans et commerçants, ou aux propriétaires, au-dessus, les affranchis, puis enfin les derniers étages réservés pour les esclaves qui ne logent pas chez leur maître, ou bien alors pour des plébéiens vraiment trop pauvres, qui vivent souvent plus mal que les esclaves eux-mêmes. Il est souvent préférable d'être esclave dans une riche famille que libre et trop pauvre. Pour beaucoup de ces derniers, simples clients de riches mécènes, leur sportule de quelques sesterces quotidiens – six en moyenne – suffit tout juste à étouffer les cris de leurs estomacs affamés.

Après quelques instants, dans une insupportable attente qui leur a paru bien longue, un *« Qui c'est ?* » aussitôt suivi d'un « *C'est nous !* » cèdent la place à un bruit de serrure mal atténué par une main plaquée dessus, un léger grincement de gonds rouillés les invite à entrer dans la demeure. Enfin… demeure… ! ?

— Entrez vite, vous êtes en retard, je vous attendais plus tôt que maintenant.

— De l'agitation dans le quartier a attiré les prétoriens, on a été obligés d'attendre pour venir chez toi.

— Bon d'accord, mais votre guide est reparti depuis longtemps, vous allez rester ici pour cette nuit.

— Oui, nous ne ferons pas de bruit, tu peux être tranquille.

— Demain vous serez conduits dans les ergastules[12] et de là vous pourrez vous échapper.

La demeure en question est un bien minable taudis, en parfait accord avec le reste des logements de cette rue. Cette première pièce est carrelée au sol avec des dalles de pierres, les murs ont autrefois été peints en deux couleurs séparées par une cimaise. La partie inférieure en rouge et le haut en ocre claire, quant au plafond noirci par la fumée de l'âtre, il est avec le temps devenu uniformément sale. Ce devait être autrefois la boutique d'un artisan ou d'un commerçant, mais qui s'est maintenant transformée en habitation au prix d'un loyer sûrement le plus cher de l'immeuble, puisque au rez-de-chaussée. Lintrarius est plutôt bien habillé, pas des vêtements de luxe, mais des tissus assez neufs, avec des couleurs encore vives qui montrent que l'homme dispose quand même de certains moyens pour se vêtir.

Son épouse elle aussi est habillée proprement, avec une stola[13] verte en bon tissu, décolletée devant et derrière, passée sur une tunique beige, des cheveux bouclés bruns pas très bien coiffés, la peau mate et des yeux bien noirs. Elle n'est plus très jeune mais conserve de beaux traits, son sourire un peu forcé montre ses craintes, elle ne veut peut-être pas troubler ses invités, mais elle a peur, ces histoires ne lui plaisent pas et elle en a souvent parlé avec son mari Lintrarius, si un

---

[12] ***Ergastulum***. Les ergastules sont des prisons souterraines pour les esclaves, mais aussi des lieux pour les voyageurs et ceux qui cherchent refuge pour échapper au service militaire.
[13] ***Stola***. Longue robe romaine.

voisin mal intentionné les dénonce, ils sont sûrs de finir dans l'arène. Toute corruption ou trafic contre l'État est sévèrement puni, l'empereur Tibère ne tolère pas les infractions envers la loi, il prétend qu'elles sont toujours néfastes pour sa notoriété, et aussi néfastes pour la conduite des affaires. Dans un sens il n'a pas tort, mais les abus de ses fonctionnaires le rendent très impopulaire aux yeux de la plèbe. À cette époque, les serviteurs de l'État se montrent très durs à l'encontre de pauvres bougres qui n'ont pas les moyens de s'offrir les services d'un avocat. La corruption est monnaie courante et au service de tous les nantis, elle n'est pas prête à disparaître de sitôt. Malgré les risques encourus, Lintrarius est prêt, lui, pour de l'argent, à prendre des risques inconsidérés pour sa famille et ses acolytes.

Quoi qu'il en soit, il fournit nourriture et boisson à ses visiteurs nocturnes et, pour cette nuit, les deux compères vont avoir un toit où ils pourront dormir en sécurité. Les deux visiteurs – qui sont de la race juive – cherchent à quitter Rome pour sauver leurs vies. L'entreprise n'est pas sans risque, mais rester pour l'enrôlement est pour eux un billet d'entrée prioritaire pour l'enfer.

Les deux hommes doivent avoir entre vingt-cinq et trente ans, guère plus, surtout le plus jeune, à peine vingt-cinq ans. Ils sont tous les deux vêtus d'un burnous de bonne qualité, le tissu est visiblement encore neuf, leurs sandales en cuir sont également toutes neuves. Le plus âgé, Ismaël, est légèrement courbé, les mains toujours jointes sur la poitrine. Il a l'attitude des gens craintifs, son regard est fuyant, sa voix est peu audible, tout de la victime présumée. L'autre, le jeune, est plus curieux du monde qui l'entoure, il scrute la pièce où il vient d'entrer et observe les gens qui s'y trouvent. Son attention est retenue par la femme de Lintrarius, dans un coin de la pièce, elle s'occupe de ses gamelles, osant à peine tour-

ner son regard discret vers les étrangers. Un gamin, le sien sûrement, est accroché dans les plis de sa stola, il dévisage les deux hommes en grignotant un quignon de pain sec.

L'atmosphère est tendue, les gens sont comme chien et chat réunis dans une même cage.

Aucune animosité ne devrait exister entre eux, mais la femme de Lintrarius sent mal cette histoire. Ils doivent absolument partir au plus vite, pour cela un guide va les conduire à Ostie d'où ils pourront embarquer discrètement, une fois à bord, leur chance de vivre peut s'en trouver nettement améliorée. Pour l'heure ils disposent juste d'une simple paillasse de paille couverte par une couverture râpée, même inconfortable, elle est toujours mieux que de dormir directement sur le sol, ils finissent par se laisser emporter par leurs rêves de liberté.

Dès le lendemain, les choses se compliquent pour eux, celui qui devait les conduire hors de la ville s'est fait arrêter de bon matin par la police. Une simple dispute à propos d'un morceau de pain ou d'une rasade de bière, peut-être même à propos de rien. Du bruit dans l'auberge, les cris de la serveuse, un banc qui se renverse, et voilà la police du Prince qui embarque tous les fauteurs de trouble.

« *Ah ! Les imbéciles, à croire qu'ils le font exprès, ils savent bien que tout est prétexte pour les arrestations sommaires*. »

Arrêtés comme simples témoins ils seront interrogés comme tels, mais par les temps qui courent, les simples témoins ont une fâcheuse tendance à simplement mourir d'un simple interrogatoire, ou à finir dans l'arène comme objets d'un spectacle que pour la première et dernière fois de leur vie, ils verront d'aussi près, encore mieux que d'une place de

sénateur. Les recommandations sont pourtant simples, silence et discrétion, être invisible, simplement ne pas exister, pour personne. D'ailleurs pour le coup, ils pourraient bientôt être parfaits dans leur rôle puisqu'ils ne vont peut-être pas tarder à ne plus exister.

Maintenant il faut trouver un autre guide, dans l'immédiat les hommes ne sont pas en danger, mais après une petite séance de torture bien menée sur leur guide, suivie d'une honnête dénonciation, tout peut vite arriver et ce serait une catastrophe pour tous, les fauves de l'amphithéâtre n'attendent qu'eux pour se régaler.

Lintrarius envoie son jeune fils acheter du pain et lui confie en même temps une mission de messager, personne ne prête attention à un gosse avec une miche de pain sous le bras. Le gamin, de peut-être dix ans, est moins bien vêtu que ses parents, une simple tunique râpée de couleur marron et des sandales en corde, sont tout ce qu'il a sur lui. Habitué à jouer et à traîner dans ces rues, il n'est pas conscient du risque que ses parents lui font prendre, se promenant d'une rue à l'autre dans l'insouciance générale, le gamin se dirige dans le quartier voisin du sien.

L'enjeu pour lui consiste surtout à ne pas se faire écraser par la foule, toujours très dense dans les étroites rues de Rome. Arrivé devant une boutique où l'on vend des articles pour la plupart en osier – fabriqués sur place – il pénètre sans hésitation dans la demeure qu'il connaît bien. Un homme est assis là, en train de réaliser un gros panier à pain, il lève les yeux lorsque l'enfant est devant lui et le reconnaissant immédiatement, c'est sans poser de question qu'il se lève et l'entraîne dans l'arrière-boutique.

— Que viens-tu faire ici ?

— C’est mon père, il dit que tu dois venir le voir chez lui et que c’est urgent. Il y a deux hommes qui attendent à la maison depuis hier soir.

— Depuis hier ? Mais ils devaient partir hier soir.

— Quand ils sont arrivés avec du retard, celui qui devait les guider était déjà reparti, alors ils sont restés chez nous pour la nuit.

— Ah ! Mince… bon, dis à ton père que je vais passer ce soir.

En sortant de la boutique, le gosse s’arrête chez le boulanger pour acheter sa miche de pain, une grosse miche d’au moins huit parts, puis reprend le chemin du retour sans plus de précipitation que pour venir. Il connaît bien le quartier, et quelques rues plus loin il est vite de retour chez lui. Son père l’attend avec impatience, les deux autres hommes aussi.

— Alors, tu l’as vu ?

— Oui, je lui ai tout raconté et il va venir te voir ce soir.

— Bien, mais garde le silence sur tout ça, tu sais ce que je t’ai dit.

— Oui, oui, je le sais, je ne dis rien du tout.

Les trois hommes parlent entre eux de leurs affaires tandis que la femme de Lintrarius prépare une collation. Pour le moment il n’y a pas de risque particulier, tant que leur présence reste secrète, mais leur absence de chez eux va sûrement vite se remarquer et ils ne peuvent pas rester ici trop longtemps. Les curieux et les bavards ne manquent pas, même sans mauvaise intention, un mot de trop dans une oreille malfaisante peut dénoncer leur présence.

Heureusement leur attente n'est pas trop longue et dans l'heure suivante, on frappe à la porte. Le silence tombe dans la pièce, ami ou prétoriens ? Est-ce l'homme attendu par les trois compères ? La tension monte rapidement comme s'ils prenaient d'un seul coup conscience de leur folie.

— Allez vous cacher dans cette pièce, je regarde qui c'est.

Les deux visiteurs disparaissent et Lintrarius va ouvrir la porte. Là, un homme d'une quarantaine d'années attend pour entrer. C'est le vannier de tout à l'heure, il n'a pas traîné à venir mais son air montre un homme contrarié par la situation.

— Ah ! C'est toi Tacitus Amicus ? Entre vite, ils sont là.

— Alors, que se passe-t-il, bon sang ?

— Celui qui devait les conduire aux ergastules s'est bêtement fait arrêter par les prétoriens, je ne sais pas pourquoi ils l'ont arrêté, mais je crains qu'il parle de notre affaire, ils ne doivent pas rester ici plus longtemps.

L'épouse de Lintrarius apporte une cruche de bière et quatre timbales en terre cuite, les hommes prennent place de chaque côté de la table, les deux clients du même côté sur un banc, les deux compères sur un autre banc, en face. Ils résument leur histoire et cherchent une bonne solution qui satisfasse à tous, la sécurité primant sur le reste. Après réflexion et la cruche vidée, Tacitus se lève de table et dit :

— C'est sûr qu'il va nous dénoncer, il faut agir vite, mais as-tu de quoi payer ?

— Oui !

Bon ! Qu'ils se tiennent prêts une heure après le coucher du jour, je viendrai les chercher.